

KLĒSIS – ΚΑΗΣΙΣ

Mélanges phénoménologiques

Paul Ducros

« L'éthique de la phénoménologie »

Christian Lotz

« Sensation, Alterity and Self-Consciousness: On Fichte and Levinas »

Christophe Perrin

« Heidegger et Leibniz :
de la simplicité du rien »

Bernard Forthomme

« La passivité comme grain de folie ou
l'épreuve majeure d'Emmanuel Levinas »

Hans Ruin

« Le sort de la liberté chez Heidegger »

John Drabinski

« Reconsidering Adorno »

Note

Sylvain Camilleri

Didier Franck, *Heidegger et le christianisme. L'explication silencieuse*

Varia

Nathalie Lacroix

« Architecture et Romantisme. Nation et retour au passé au Royaume-Uni »

S'initier

Stanislas Troude

« Emil Cioran ou la vanité d'écrire »

Notice sur les auteurs du numéro 7

John **DRABINSKI**, docteur en philosophie, enseigne à la School of Social Science du Hampshire College (Amherst). Il s'intéresse particulièrement à la philosophie européenne des XIX^e et XIX^e siècles, à l'esthétique et à la philosophie sociale et politique. Il est l'auteur de deux monographies : *Sensibility and Singularity : The Problem of Phenomenology in Levinas* (SUNY, 2001) et, tout récemment, *Godard between Identity and Difference* (Continuum, 2008) ; il co-édite avec Eric. S. Nelson un ouvrage collectif à paraître sur Heidegger et Levinas (SUNY). Il est en outre l'auteur d'une vingtaine d'articles dans des revues scientifiques, principalement en phénoménologie et en esthétique.

Paul **DUCROS**, professeur agrégé et docteur en philosophie, enseigne dans le secondaire à Béziers. Membre de l'équipe de recherches « Héritages, frontières et transitions » de l'Université Paul Valéry – Montpellier III et du *Réseau Euro-Méditerranéen de Phénoménologie et d'Herméneutique*. Il est l'auteur de *Sport et existence. Eléments pour une esthétique du geste* (L'Harmattan, 2002) et de plusieurs études dans les *Recherches Husserliennes* et le *Bulletin d'analyse phénoménologique*.

Bernard **FORTHOMME**, né en 1952, o.f.m., docteur en Philosophie et Lettres (Louvain), diplômé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (section V, en Sorbonne), docteur en Théologie (Paris), enseigne au Centre Sèvres. Auteur du premier livre en français consacré à E. Lévinas (Paris, Vrin, 1979, Couronné par l'Académie Royale de Belgique) et d'un autre entièrement consacré à l'acédie : *De l'acédie monastique à l'anxio-dépression* (Seuil, 2000). Il a publié récemment au Seuil *L'Expérience de la Guérison* (2002), *la Folie du roi Saül* (2002), et aux Editions Lessius *La Jalousie. Election divine, secret de l'être, force naturelle et passions humaines* (2005). Parmi ses publications consacrées à Levinas : *Une philosophie de la transcendance. La métaphysique d'Emmanuel Levinas*. Postface d'Emmanuel Lévinas, Paris, Vrin, 1979 ; « L'épreuve affective de l'autre selon E. Levinas et M. Henry », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1986, n° 1, pp. 90-114 ; *Affectivité et altérité chez Levinas et M. Henry*, Paris, Cariscript, 1996 ; « Structure de la métaphysique lévinassienne », in *Revue Philosophique de Louvain*, n° 78, 190, pp. 385-309.

Nathalie **LACROIX**, est ingénieur d'études à l'Université Paris Descartes et prépare actuellement une thèse de Philosophie intitulée « Architecture et Utopie : problèmes esthétiques du Néogothique anglais » sous la direction d'Yves Michaud à l'Université Panthéon-Sorbonne. Ses recherches se situent au croisement de la philosophie politique

britannique, de l'esthétique et de l'histoire de l'art (et notamment en ce qui concerne les courants architecturaux anglais du XIX^e siècle) et de Burke à W. Morris. Elles portent donc à la fois sur la dialectique qui mène d'un courant architectural et religieux aux fondements d'une pensée politique et sur les utopies ayant pu conditionner les diverses formes architecturales.

Christian **LOTZ**, Assistant Professor of Philosophy à la Michigan State University. Il est l'auteur de *Vom Leib zum Selbst. Kritische Analysen zu Husserl und Heidegger* (Karl Alber, 2005) et, plus récemment, de *From Affectivity to Subjectivity. Husserl's Phenomenology Revisited* (London, Palgrave, 2007). Il a co-édité *Phenomenology and the Non-Human Animal* (Springer, 2007) et publié une trentaine d'articles dans des revues philosophiques américaines et allemandes. Il est en outre co-responsable d'une collection de philosophie aux éditions Peter Lang.

Christophe **PERRIN** est professeur de philosophie dans le secondaire. Il est également chargé de cours à l'Université Lille III et tuteur et doctorant à l'Université de Paris IV. Travaillant sur les significations de la pensée de Descartes dans l'œuvre de Heidegger, il s'intéresse de près à l'histoire de la métaphysique et à la phénoménologie.

Hans **RUIN**, professeur de philosophie à l'Université Södertörn de Stockholm, Suède. Ses travaux portent principalement sur la phénoménologie, l'herméneutique, Nietzsche et la philosophie française contemporaine. Il est l'auteur de *Enigmatic Origins. Tracing the Theme of Historicity in Heidegger* (1994). Il a écrit un commentaire aux fragments d'Héraclite et co-édité avec Dan Zahavi et Sara Heinämaa *Metaphysics, Facticity, Interpretation* (Kluwer, 2003). Il participe à la rédaction de plusieurs revues, parmi lesquelles *Stats – Nordic Journal for Philosophy*, *Hermeneutische Jahrbuch* et *Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*.

Stanislas **TROUDE**, est professeur de philosophie et artiste peintre. Il a suivi un double formation en philosophie et en arts plastique à l'Université de Paris I. Il travaille notamment sur Cioran et Schopenhauer. Se situant dans cette ligne de la pensée dite « pessimiste », il finalise un recueil d'aphorismes portant sur l'« Ephémère ». Il a fait partie du service éducatif au Musée de Beaux-arts de Rouen de 2000 à 2002 et est auteur de plusieurs études dont « Schopenhauer et le matérialisme » dans la revue *Le Philosophoire*, 28/2007.

Éditorial

Ces « Mélanges phénoménologiques » constituent un numéro que l'auteur de cet éditorial a voulu voir paraître depuis le lancement de *Klesis*. Ils se distinguent d'abord en ceci que, tout en présentant une série d'articles autour d'une même tradition philosophique, ils abordent des thèmes et des auteurs assez variés pour laisser entrevoir la fécondité de la recherche phénoménologique actuelle. Celle-ci est si riche de problématiques et de représentants qu'il était naturellement impossible de les embrasser en un simple numéro de revue. Pourtant, ce sont des sujets et des personnalités symboliques qui sont convoqués et qui, nous l'espérons, permettront au plus grand nombre de voir dans quelles directions la phénoménologie se meut aujourd'hui et, surtout, ce qu'elle dit sur des questions classiques et moins classiques de la philosophie.

Le numéro s'ouvre sur une étude de Paul Ducros qui tente de localiser et d'interpréter les différents *topoi* de l'éthique dans la phénoménologie husserlienne. Contrairement aux idées reçues, l'œuvre de Husserl n'est pas déconnectée des réalités du monde mais se construit au contraire en phase avec elles. Le haut niveau de réflexion théorique masque ainsi un réel intérêt pour les moyens concrets de vivre authentiquement dans le monde. C'est par la relecture de textes connus – comme la *Krisis* – et moins connus – comme les articles du *Kaizo* – que Paul Ducros arrive à démontrer que l'éthique de la phénoménologie pensée par Husserl, loin de se réduire à un complément de ses théories de l'intersubjectivité, fonde un ensemble de règles visant une meilleure vie pratique et donc aussi philosophique.

Avec l'étude de Christophe Perrin, on avance simultanément dans le temps et dans le questionnement, puisque c'est désormais Heidegger, disciple hétérodoxe de Husserl, qui passe au premier plan. Heidegger, on le sait, n'était pas seulement un phénoménologue, mais également un grand historien de la philosophie. C'est ainsi qu'il lui est arrivé, à plusieurs reprises, de croiser la route de Leibniz et de réfléchir à la question célèbre posée par lui dans les *Principes de la Nature et de la Grâce* : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », question que Heidegger traduit par une autre question : « pourquoi y a-t-il de l'étant et pas plutôt rien ? ». Derrière l'apparente communauté dans la formulation se cache pourtant une dissemblance fondamentale : alors que Leibniz privilégie le quelque chose sur le rien, Heidegger se livre à une totale inversion de cette position. Christophe Perrin nous introduit à l'originalité de sa contre-position et nous fait entrevoir la signification de cette rupture pour et dans l'histoire de la philosophie.

Le troisième article, écrit sous la plume de Hans Ruin, demeure dans le domaine heideggerien et aborde une question étrangement peu posée dans la littérature : celle du sort de la liberté chez Heidegger. Est-ce parce que, en vertu des liens qui unissent liberté et politique, la thématique frôle le polémique ? Cela n'est pas impossible. Pour y voir plus clair, Hans Ruin se propose de traverser le corpus du second Heidegger – de *Être et Temps* jusqu'à ses derniers écrits – et de montrer que la question de la liberté est un *thème* à part entière de l'œuvre heideggerienne et que, à l'inverse de ce qu'on a pu en dire, elle n'est nullement suspendue à la question de la vérité comme un effet à sa cause ou comme un disciple à son maître. On apprend également comment Descartes, Kant et Schelling furent autant de relais critiques pour la formulation par Heidegger d'une notion de liberté qui, finalement, reprend – en le transfigurant – le meilleur de la tradition et invente, comme Husserl, une dimension nouvelle de la *praxis* humaine. C'est la raison pour laquelle Hans Ruin montre enfin que, si l'idée heideggerienne de liberté apparaît extérieurement sous une forme méditative, elle n'en possède pas moins intérieurement les capacités pour se muer en une liberté d'action. Tout l'enjeu de l'article est donc de montrer comment il est éventuellement possible de faire passer cette conception de la liberté de son statut méditatif à son statut opératif ou performatif.

Avec l'article de Christian Lotz, c'est un nouveau pan de la tradition phénoménologique qui est abordé, ici sous la figure de Levinas, héritier – critique – de la double tradition husserlienne et heideggerienne, mais également introducteur d'une phénoménologie à la sensibilité nouvelle et aux objets inédits. Christian Lotz a choisi de nous familiariser aux structures parallèles entre la pensée de Levinas et celle de la figure centrale de l'idéalisme allemand que fut Fichte. La sensation, l'altérité et la conscience de soi sont les trois thématiques qui permettent d'engager un dialogue fécond entre les deux philosophes. Or, les accords et les oppositions ne sont pas toujours là où on les attend. Bien au contraire, Lotz montre que la littérature sur le sujet a parfois opéré des rapprochements trop rapides, sur la base de similarités qui ne sont en réalité que de façade. Ainsi Levinas, penseur de l'altérité par excellence, ne pourrait pas développer de conception de la rencontre avec l'autre sans une philosophie de la subjectivité positive.

Bernard Forthomme prolonge ce segment levinassien en proposant une analyse phénoménologique originale des états de passiveté – que l'on pourrait aussi bien qualifier comme des états de « dysfonctionnement existentiel » –, au premier rang desquels la folie – prise ici en un sens anti-classique, pour ne pas dire anti-foucauldien – et son cortège d'affects, tous différents et tous plus nauséux les uns que les autres. Dans cette réflexion, Levinas n'est certes plus que prétexte à penser, mais des boulevards sont alors ouverts à la réflexion. Penser Levinas à partir de Levinas, penser Levinas par-delà Levinas, voire même penser sur et à partir de l'homme Levinas (cf. l'anecdote du restaurant).

La partie thématique se clôt avec une étude de John Drabinski consacré à T. W. Adorno. Ici, ce n'est pas l'aspect proprement sociologique de son œuvre qui est mise en avant, comme c'était le cas dans le précédent numéro de *Klesis* (cf. « Philosophie et Sociologie », 6/2 : 2007), mais son rapport complexe et critique à la phénoménologie – les deux restant bien entendu liés, mais pouvant être analysés séparément. Partant de la notion de *différence* telle qu'elle a permis la remise en question et le dépassement de Husserl aussi bien chez Heidegger que chez Levinas et Derrida, John Drabinski montre comment Adorno a lui aussi apporté sa pierre à l'édifice critique, notamment à travers la réhabilitation d'une pensée dialectique devant combler les manques de l'ahistoricité de la pensée husserlienne. On retiendra également l'importance des motifs de l'engagement d'Adorno dans une discussion des idées force du maître de la phénoménologie : Husserl est attaqué en tant que symbole d'une époque de l'histoire de la philosophie que Adorno tient pour révolue. Ainsi, conserver le paradigme qu'il a représenté, c'est considérer unilatéralement son passé et peut-être même hypothéquer son avenir.

Ce dernier article nous amène à poser la question de la pertinence actuelle de l'approche phénoménologique. Il ne fait aucun mystère que, si elle reste influente dans les cercles académiques, elle n'a plus les faveurs des non-spécialistes et du « public », comme ce fut le cas dans les années 1920-1930 en Allemagne avec Heidegger ou bien dans les années 1960 en France avec Sartre notamment. Son *leadership* est disputé depuis longtemps déjà par la philosophie analytique anglo-saxonne – à laquelle nous consacrerons un numéro en septembre 2008 – et, dans les faits, elle a été contrainte de lui céder la première place, y compris en Europe continentale. Le France reste certes un îlot de résistance, mais sans doute plus pour longtemps. On ne s'en inquiète peut-être pas assez. Ainsi, dans la préface à son dernier ouvrage intitulé tentativement *La cause de la phénoménologie*, Jean-François Courtine écrit : « cet intitulé n'a rien de militant. Il ne faut certainement pas l'entendre au sens de *défense*, visant à plaider la cause d'une tradition plus que centenaire, d'une exigence ou d'une méthode, comme si celles-ci se trouvaient aujourd'hui récusées ou dénigrées. Si la phénoménologie ou mieux son "idée", voire son idée *critique*, doit se défendre, c'est sans doute bien plutôt contre elle-même, j'entends contre son élargissement tous azimuts et les effets qu'il induit de labellisation et d'identification contrastive [...] »¹. Courtine n'a certes pas tort. Mais son interprétation de la situation est loin d'être la seule et unique possible. Pour notre part, nous aurions tendance à dire que l'élargissement tous azimuts de la phénoménologie doit être compris comme un signal de détresse : c'est parce qu'elle ne remplit plus (ou plus totalement) les aspirations de ceux qui la pratiquent qu'elle est constamment étirée vers de nouveaux domaines qui, il faut bien l'avouer, contribuent souvent davantage à la dilution de sa spécificité au regards des autres méthodes qu'à son renforcement.

¹ J.-F. Courtine, *La cause de la phénoménologie*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 2007, p. 7.

L'avenir de la phénoménologie est-il encore à la phénoménologie ? Ou se situe-t-il dans son dépassement ? Mais si tel est le cas, un dépassement de quel type ? C'est une question qui n'a certainement pas *une* réponse ; peut-être, d'ailleurs, n'a-t-elle pas de réponse du tout. Mais elle mérite d'être posée et débattue². Le numéro que nous présentons ne s'y intéresse certes pas directement. Mais sa teneur permettra au lecteur de juger si la phénoménologie accomplit encore le rôle qui est censé être le sien : offrir un horizon – parmi d'autres – à la philosophie.

Un dernier mot pour souligner que *Klesis* se dote d'une nouvelle rubrique : *S'initier*. On y trouvera des travaux relativement concis qui permettront aux lecteurs de faire leurs premiers pas sur un auteur ou sur un thème en compagnie d'études particulièrement claires et suggestives. Sur ce, nous vous souhaitons une bonne lecture.

Sylvain Camilleri

² Nos amis du *Cercle Niçois de Phénoménologie (CENIPHE)* y consacrent un colloque autour de 15 mai 2008, donc tout prochainement. La réunion promet d'être fructueuse et animée, car le thème le veut.